

en latin ; lut les oraisons et après une courte exhortation, nous mit dans les liens indissolubles du plus saint des états de la femme !

« Henriette, ma chère Henriette, j'étais mariée ! j'étais véritablement l'épouse du docteur Rivard ! Excellent homme, dont j'avais si mal compris les sentiments. Je crois qu'il m'aimait sincèrement. Comment ai-je pu méconnaître un cœur si noble et si généreux ? oh ! non il n'avait pas voulu abuser de ma situation ; c'était pour m'éprouver... Le docteur m'a fait comprendre, qu'il était important que je ne sortisses pas de la maison, et de ne pas dire que nous étions mariés.

« Les premiers mois de notre mariage furent heureux ; tous les jours il venait me voir, et m'apportait toutes les douceurs qu'il croyait pouvoir me faire plaisir. Je n'éprouvais aucun amour pour lui, mais il était si affectueux, si tendre, si prévenant pour mes moindres désirs, que je ressentais pour lui des sentiments pleins de respect et de bienveillance.

« Oh ! comme je courus au devant de lui avec joie, quand il vint me visiter, pour lui annoncer que j'allais devenir mère. Je fus cruellement désappointée ! Au lieu de recevoir cette nouvelle avec des transports de joie, il fronça le sourcil et sortit sans me dire un mot... Mon orgueil de mère se révolta contre la réception que me fit mon mari, et je me jetai sur mon lit fondant en larmes.

« Le docteur fut deux jours sans venir, le troisième il ne resta qu'un instant, ne s'assit pas ; me demanda comment je me portais et partit.

« Je passai la journée à pleurer. De ce jour la conduite de mon mari changea complètement. Il ne vint me voir que rarement, à de longs intervalles, ne restant que quelques instants. Enfin il y a à peu près une quinzaine de jours, il vint m'annoncer qu'il fallait que je changeasse de demeure, et qu'il me conduirait le soir à mon nouveau logis. A la nuit tombée, il vint me prendre en voiture et me conduisit ici.

« — Voici la jeune fille dont je vous ai parlée, dit-il à la maîtresse du logis, et voilà pour ses dépenses. Il remit une bourse à la mère Coco-Letard, c'est le nom de cette femme. Je me sentais le cœur brisé ! Le docteur partit sans me dire adieu ! Dans la voiture il m'avait fait promettre de ne pas dire que nous étions mariés, et même d'affecter de ne le connaître que passagèrement. Il paraît qu'il a de bien graves raisons pour en agir ainsi.

10 décembre 1823.

« Encore dix jours, et mon mari n'est pas venu ! peut-être viendra-t-il aujourd'hui ? J'ai tant besoin de consolation dans ma situation, qui devient plus critique de jour en jour. S'il ne vient pas aujourd'hui, je lui écrirai demain.

11 décembre.

« Je lui ai écrit. La mère Coco-Letard qui lui a porté la lettre, dit « qu'il devint furieux, qu'il me traita d'impertinente d'oser lui écrire, qu'il était bien récompensé pour avoir voulu secourir une misérable fille perdue ! » horreur ! horreur ! Je ne crois pas ce que me dit la mère Coco-Letard ; c'est une bien méchante femme. Le docteur a pu être fâché de ce que je lui ai envoyé porter ma lettre par cette femme, mais il n'a jamais pu user vis-à-vis de moi, sa femme, du langage qu'elle lui a mis dans la bouche. Oh ! non, oh ! non, je n'en suis pas encore rendue là !

7 janvier 1824.

« Je relève d'une grande maladie. Ce matin, pour la première fois, j'ai pu me lever du lit. Mes enfants, mes deux beaux enfants dorment si paisiblement ; il ne faut pas que je fasse du bruit, de crainte de troubler leur sommeil ! Mon mari n'est pas venu me voir une seule fois depuis que je suis ici, il n'a pas encore vu ses enfants, deux petits anges, si blancs, si beaux, si frais ! Je vais envoyer l'avertir ce matin, il viendra cet après-midi. Si je n'étais pas si faible, j'irais le voir moi-même, mes deux enfants dans les bras. Ah ! quand il les verra, il les aimera, et il m'aimera, moi aussi comme autrefois !

9 janvier 1824.
« Avant hier j'ai voulu envoyer annoncer au docteur la naissance de ses enfants, Mme Letard n'a pas voulu y aller. Hier elle a aussi refusé ! Que vais-je faire ? J'avais résolu d'aller le trouver moi-même, mais maintenant je n'ose. Je ne sais quel vague pressentiment me dit qu'un malheur nouveau me menace. Mon Dieu ! n'ai-je pas assez souffert. Que votre volonté soit faite !

« Je vais offrir une de mes bagues à Mme Letard pour l'engager à aller trouver le docteur.

« Deux heures de l'après midi. — Mme Letard est revenue de chez le docteur. Il lui a dit qu'il n'avait rien à faire avec moi, ni avec mes enfants !... Ses enfants il les rejette ! oh ! grand Dieu, ce n'est pas possible. Cette madame Letard est une méchante femme ; elle ne peut pas avoir vu le docteur, et elle se plaint à me tourmenter. Elle m'a dit aussi que le docteur ne voulait plus payer pour ma nourriture. Elle veut que j'aille ailleurs !... où pourrai-je aller ? si mon mari me repousse, s'il refuse de me donner du pain, je n'ai plus qu'à mourir... mais non, je ne crois pas cette méchante femme. Je suis bien faible ; ce qu'elle m'a dit m'a cependant complètement prostrée. Mais c'est égal, mes chers petits enfants dorment, je trouverai bien la force de me traîner jusqu'après de lui, leur père !...

« Dix heures du soir. — Il est dix heures ! Le cadran de la cathédrale vient de sonner dix heures ! où suis-je ? Comment me suis-je rendue ici ? Je ne me rappelle rien de ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai vu... lui ! Il y avait deux à trois personnes à son étude, quand je suis arrivée. Il se leva en me voyant, je fis un pas pour me jeter à ses genoux. Je lui annonçai la naissance de ses enfants. Je faisais mal, devant ces personnes, je le sais ; mais comment réprimer l'élan de mon cœur ? Son regard prit une implacable expression de haine ; ses lèvres blanchirent, je crus qu'il allait me frapper... J'aurais mieux aimé qu'il m'eût frappée. Tout à coup l'expression de sa figure changea, et se tournant vers les personnes qui étaient dans la chambre, il leur dit avec une froide moquerie : « Excusez cette folle, elle a perdu la tête ! » Folle !... folle !... ah ! ah ! ah !... Je crois même qu'il a fait usage d'un autre mot, dont je ne connais pas trop bien le sens, mais qui me frappa au cœur comme si on l'eût percé d'un fer rouge. Il me semble encore entendre leurs ricanements... Je tombai sans connaissance !...

10 Janvier.

« Mme Letard m'a encore réitéré ce matin l'ordre de quitter sa maison. Je lui ai donné mon châle, mon seul châle, pour qu'elle me laissât demeurer encore deux jours. Je suis allé à la cure pour voir le révérend messire Pluchon. Ils ne connaissent pas ce prêtre ; à l'évêché non plus ! Ils me disent qu'il n'y a pas de missionnaire de ce nom ! Qu'est-ce que ça veut dire ? C'était pourtant bien là son nom. Grand Dieu ! serait-ce possible ? oh ! non... Mes pauvres petits enfants, mes anges !...

« J'ai passé une partie de la matinée à chercher de l'ouvrage. Partout on m'a ri au nez ! j'ai prié pour que l'on me fit gagner de quoi payer pour ma nourriture et le logement de mes enfants. Les uns m'ont mise à la porte ; les autres m'ont dit des choses, qui me remplissaient de honte et de confusion par l'effronterie de leurs regards et de leurs éclats de rire, quoique je ne compris pas ce qu'ils disaient... Je ne pensais pas que le monde fut si méchant !...

7 Février.

« Je suis en prison ! Je suis accusée de vol avec effraction !... Il y a trois jours que je suis ici, à ce qu'il paraît. On me l'a dit ; pour moi je ne m'en suis pas aperçu ! Trois jours, dans la prison !... Est-ce possible ? On me dit que j'ai volé !... volé ! Quoi ?... Où ?... Quand ?... Comment ?... Oui, je suis bien en prison ! ces barres de fer aux fenêtres ; ces créatures aux manières grossières, aux paroles obscènes, qui m'environnent ! oh ! oui, je suis bien en prison. On m'a enlevé me